

l'Église, comme le prouve un mandement de Telaspérien, évêque de Lucques, par lequel le prélat déclarait accorder au prêtre Romuald et à Ratpergé, sa femme et sa prêtresse, que celui-ci avait enlevée à sa famille, la direction et l'administration de l'Église, du couvent et de l'hôpital de San Quirico di Capanneli, au val d'Arno. Un acte authentique atteste en outre qu'à leur mort ils léguèrent à leur Église tous les biens qu'ils possédaient dans les états de Lucques et de Pise.

En France, de même qu'en Italie, l'usage des mariages concubinaires des prêtres et des prêtresses était si généralement répandu, que la chronique du Mans parle d'un évêque nommé Segeufrid qui épousa une jeune diaconesse, quoiqu'il fût déjà très-vieux. L'historien raconte même plaisamment que le prélat ne voulait passer aucune nuit séparé de sa chère évêchesse, qu'il travailla tant et si bien qu'il en eut six évêchons et mourut d'excès libidineux.

Les désordres et les scandales étaient alors poussés si loin, que le cardinal Damien, dans un de ses ouvrages, blâme la coupable tolérance du saint-siège; il dit « qu'il s'étonne » grandement que le pape permette que des mains consacrées pour manier le pain des anges se souillent dans les » attouchements lascifs et impurs des femmes. Il ajoute que » les concubines épousées par des prêtres sont la moelle » du diable, le virus des intelligences, le poison des buveurs, » le gynécée de l'antique ennemi; il les appelle des huppées, » des hiboux, des louves, des sangsues, des prostituées, des » lupanars, des étables fangeuses de porcs gras, des cloaques » immondes, des nymphes, des sirènes, des lamies, etc..... »

## JEAN XI,

130° PAPE.

CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE,  
empereur d'Orient.

RODOLPHE OU RAOUL  
roi de France.

Naissance de Jean XI, fils du pape Sergius et de la courtisane Marozie. — Il est élu évêque de Rome à l'âge de dix-huit ans. — Incestes du jeune pontife avec Marozie sa mère. — Elle empoisonne son mari Guy, marquis de Toscane. — Son nouveau mariage incestueux avec Hugues. — Rathier, évêque de Vérone. — Albéric, fils aîné de Marozie, s'empare de Rome et renferme sa mère et le pape Jean son frère dans le château de la ville. — Albéric continue ses incestes avec sa mère. — Mort du pontife.

Après la mort d'Étienne, la maîtresse de Jean X, la patricienne Marozie, se servit du pouvoir absolu qu'elle exerçait dans Rome, pour faire ordonner pontife son jeune fils Octavien, qu'elle avait eu du pape Sergius. Sa naissance criminelle et son jeune âge n'empêchèrent pas le clergé romain de poser la tiare sacrée sur le front d'un enfant de dix-huit ans; il est vrai que la Marozie savait payer les suffrages par des caresses et par des présents.

Cette femme abominable, qui était alors dans tout l'éclat de la beauté, voulut assurer sa domination sur l'esprit du jeune pape en devenant sa maîtresse; et l'on raconte que la Marozie, retirée dans les jardins délicieux du palais de Latran, se livrait à des amours incestueux avec son fils! Alors, éternelle honte

pour le saint-siège! on vit sur la chaire de saint Pierre un pape sortir des bras impudiques de sa mère pour paraître dans les cérémonies les plus saintes de la religion; et des prêtres à genoux devant une messaline qui surpassait dans ses débauches les courtisanes les plus éhontées de Rome et de Lesbos.

Bientôt la Marozie, craignant les irrésolutions et la faiblesse du caractère de son fils, voulut s'assurer un protecteur plus puissant; elle fit empoisonner Guy, marquis de Toscane, son mari, et offrit au roi Hugues, son beau-frère, sa main et la principauté de Rome : le prince eut la lâcheté de consentir à cette alliance sacrilège.

Avant son mariage, Hugues avait donné le siège de Vérone à l'évêque Hilduin, qui s'était retiré à sa cour après avoir été chassé de l'évêché de Tongres par Richer. Un moine de Lobes, nommé Rathier, un des plus savants hommes de ce siècle, s'était déclaré le partisan du nouveau prélat, et l'avait suivi à la cour du prince, sous la promesse de succéder à l'évêché de Vérone aussitôt que son ami aurait été élevé à de plus hautes dignités. Hilduin ayant été nommé archevêque de Milan peu de temps après, Rathier s'empressa de se rendre à Rome pour demander le pallium; mais à son retour Hugues, qui avait changé d'avis, s'opposa à son élection. Néanmoins les pressantes sollicitations des grands du royaume, celles d'Hilduin et du souverain pontife, le forcèrent à recevoir le nouveau prélat : Rathier eut la mitre, mais le roi continua à le persécuter, et souleva contre lui des haines puissantes dans le clergé.

Par son mariage avec la Marozie, Hugues croyait son pou-



pour le saint-siège, on vit sur la chaire de saint Pierre un pape sortir des bras méprisables de sa mère pour paraître dans les cérémonies les plus saintes de la religion; et des prêtres à genoux devant une messaline qui surpassait dans ses débauches les courtisanes les plus éhontées de Rome et de Leshu.

Bien que la Marozie, craignant les résolutions et la faiblesse du caractère de son fils, voulut s'assurer un protecteur plus puissant, elle fit empoisonner Gay, marquis de Toscane, son favori, et offrit au roi Hugues, son beau-frère, sa main et la principauté de Rome: le prince eut la lâcheté de consentir à une alliance sacrilège.

Avant son mariage, Hugues avait donné le siège de Vérone à l'évêque Hilduin, qui s'était retiré à sa cour après avoir été chassé de l'évêché de Tongres par Richer. Un moine de Lobbe, nommé Rathier, un des plus savants hommes de ce siècle, s'était déclaré le partisan du nouveau prélat, et l'avait suivi à la cour du prince, sous la promesse de succéder à l'évêché de Vérone aussitôt que son ami aurait été élevé à de plus hautes dignités. Hilduin ayant été nommé archevêque de Milan peu de temps après, Rathier s'empressa de se rendre à Rome pour demander le pallium; mais à son retour Hugues, qui avait changé d'avis, s'opposa à son élection. Néanmoins les pressions exercées par les gens de son royaume, celles d'Hilduin et de Rathier, le forcèrent à recevoir le nouveau pape, mais le roi continua à le persécuter, et à se faire de nouvelles haines puissantes dans le clergé.

Par son mariage avec la Marozie, Hugues croyait son pou-



Jean XI et la belle Marosie.

voir bien affermi et à l'abri de toutes les révolutions; il ne prit plus la peine de cacher l'indignation qu'il éprouvait pour Albéric, le fruit incestueux de sa femme et du marquis Adalbert, qui partageait avec Jean XI les caresses monstrueuses de leur mère: une fois même il s'emporta jusqu'à frapper au visage le jeune prince. Albéric exaspéré par cet outrage se jeta dans le parti des mécontents, rassembla le peuple de Rome, et à la tête de quelques troupes, il attaqua le château Saint-Ange. Hugues, surpris à l'improviste, échappa avec peine à ses ennemis, et fut obligé de se sauver par dessus les remparts.

Maître du château, Albéric se fit déclarer duc des Romains, et il renferma dans une étroite prison le pape Jean son frère. La Marozie commanda encore dans la ville sainte avec le nouveau patrice son fils; et de leurs embrassements criminels naquit un enfant que nous verrons plus tard, sous le nom de Jean XII, occuper à son tour le trône pontifical, et prolonger les incestes de cette abominable famille jusque dans une troisième génération!

Pendant sa captivité, Jean XI expédia des lettres apostoliques à l'empereur de Constantinople pour confirmer l'élection d'un des fils de l'amiral Romain Lécapène, qui avait été promu au siège archiepiscopal de cette ville à l'âge de cinq ans. Sa Sainteté accorda en outre à cet enfant l'usage du pallium à perpétuité, faveur inouïe et dont n'avait joui jusqu'alors aucun des prélats de l'Orient. Quelques historiens ont prétendu excuser la conduite du pontife en soutenant que, même avant son emprisonnement, Jean XI n'avait jamais été libre dans l'exercice de son ministère, que sa mère, la Marozie,

s'était emparée de l'autorité suprême, et que le sceptre des papes était tombé en quenouille. Singulière justification, qui n'est nullement propre à relever le trône de l'Apôtre aux yeux des fidèles.

Du reste, ce qui se passait en Italie à cette époque n'était ni plus étrange ni plus scandaleux que les infamies qui avaient lieu dans les autres pays. Partout régnaient les mêmes désordres, la même anarchie, dans l'Église et dans l'État; la féodalité s'élevait menaçante pour les rois et pour les peuples; les seigneurs se déclaraient indépendants, et s'associaient aux évêques pour secouer le joug des suzerains et pour soumettre les provinces; l'hérésie, l'impiété, les débauches, les empoisonnements, le vol, l'incendie et le meurtre, se traînaient à leur suite, et couvraient l'Europe de désastres depuis le Bosphore jusqu'à la Baltique et depuis l'extrémité du Portugal jusqu'aux monts Ourals.

Il ne faut donc pas s'étonner, au milieu des bouleversements effroyables qui agitaient tous les royaumes, de voir des courtisanes commander dans Rome, remplir le rôle du Saint-Esprit, disposer du saint-siège à leur gré, et y placer les fruits de leurs adultères et de leurs incestes.

Jean XI, énervé par les excès de table et par la débauche, vécut dans la débilité jusqu'en 936, où la mort vint terminer la dure captivité que son frère lui avait imposée. Depuis longtemps ce pontife dégradé ne sortait de sa prison qu'entouré des satellites d'Albéric, et seulement pour célébrer le service divin dans les grandes solennités.

## LEON VII,

131<sup>e</sup> PAPE.

CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE,  
empereur d'Orient.

LOUIS D'OUTRE-MER,  
roi de France.

Élection de Léon. — L'abbé Odon à Rome. — Lettre du pape aux prélats de Bavière. — Mariage des prêtres. — Mort de Léon.

Léon VII fut consacré pape en 936; les historiens le représentent comme un serviteur de Dieu qui, bien loin de rechercher les dignités, fut élevé au pontificat malgré lui.

Après son ordination, il continua de vivre avec une grande sagesse; affable, zélé, agréable dans ses discours, sa piété fut toujours exemplaire, et il s'appliqua sans relâche aux méditations des choses célestes. Tel est le portrait que nous en a laissé son contemporain Frodoart; néanmoins, nous devons mettre en doute l'exactitude de l'écrivain, qui nous dit avoir mangé et conversé souvent avec le saint-père.

Albéric était toujours le maître dans Rome, et repoussait les propositions de Hugues, qui demandait à rentrer dans sa principauté. Le pape, voulant réconcilier ces deux princes, fit venir en Italie Odon, abbé de Cluny, qui autrefois avait joui d'un grand crédit auprès du roi; ce pieux abbé parvint en effet à rétablir la paix entre les deux monarques; et le roi Hugues consentit à donner sa fille en mariage au patrice Albéric, en signe de pardon.